

fait preuve envers l'Institut, en lui faisant part de ses observations et de ses suggestions.

La Neuvaine de St. François Xavier s'est terminée jeudi dernier à l'église Notre-Dame.

Les prédicateurs étaient les RR. PP. Rossignol et Beaudévin, à chaque exercice une foule nombreuse se pressait dans l'enceinte de ce vaste édifice, avide d'entendre la parole de Dieu exposée d'une manière aussi savante qu'éloquente et persuasive.

Un ami de l'*Echo* nous a communiqué le morceau de musique que nous publions aujourd'hui. C'est un chant de bateliers tout plein de verve et d'entrain, et qui a beaucoup d'analogie avec les chants des bateliers canadiens. Notre ami l'a entendu sur la Loire et dans tout l'ouest de la France. Nos chants canadiens viennent sans doute du même endroit. Nous espérons donc que celui-ci sera bien accueilli par nos lecteurs.

— Les Canotiers du St. Laurent, au prochain numéro.

### CERCLE LITTÉRAIRE.

Séance du 12 février 1863

Sujet de discussion : " Le luxe est-il avantageux aux nations ? "

Nous avons publié dans le dernier numéro de l'*Echo*, le discours d'introduction de M. Sénécal, et celui de M. Auelair, un des discutants dans l'affirmative. Nous reproduisons aujourd'hui celui de M. Archambault, pareillement dans l'affirmative, et celui de MM. Provencher et Belle dans la négative.

Discours de M. J. A. N. Provencher.

Mesdames et Messieurs,

Le premier gouverneur du Canada, après la cession, disait en parlant de nos pères : " C'est une nation morale et frugale. "

Ces deux mots expliquent toute l'histoire de notre pays; ils nous donnent le secret du courage, de la constance, de la force de ce peuple abandonné à lui-même, et dont les œuvres défient les ouvrages du temps. A la même époque, si nous reportons nos regards de l'autre côté de l'Océan, nous voyons la France, oubliant son passé, abandonnant presque sans coup férir ses possessions des Indes et de l'Amérique. Il y a aujourd'hui un siècle que la cour de Louis XV se réjouissait d'être enfin débarrassée de ces autres français, établis sur quelques arpens de neige, où Paris trouverait aujourd'hui des rivales.

Si j'interroge l'histoire sur la cause de cette décadence, elle me répondra que sur le trône de France, le luxe et l'immoralité régnaient en maîtres. Il n'est rien de plus frappant et de plus concluant que ce contraste. D'un côté la religion, la morale, la simplicité de mœurs, toutes les qualités qui font les grands peuples, soutenant une poignée de braves contre l'invasion de

l'ennemi, et contre l'apathie de la mère-patrie, qui se fait une gloire de les abandonner à leur triste sort; de l'autre le luxe traînant à sa suite tous les vices qui devaient amener la Révolution.

L'histoire du luxe et ses effets sur les nations sont partout les mêmes : ils tiennent de sa nature. Partout il fait disparaître les sentiments nobles, élevés, patriotiques, l'idée des grandes choses, les fécondes notions du droit et du devoir, toutes les qualités qui font les peuples glorieux, forts et heureux.

L'idée que nous avons du luxe le fait consister dans un plus grand usage d'objets improductifs que ne le demandent le rang, la position sociale, les besoins réels. Tous les économistes qui se sont occupés de cette grave question ont entendu par luxe, un excès de dépenses, un abus des richesses, qui leur fait donner un emploi différent de celui exigé par l'intérêt de la société.

Je n'examinerai point les effets du luxe sur la production de la richesse; je constaterai seulement qu'il consiste dans la consommation d'un capital, et qu'ainsi il diminue évidemment la production qui trouve dans ce capital une de ses sources. Je veux seulement examiner d'une manière aussi concise que possible, les principes sur lesquels on doit s'appuyer pour admettre les avantages et l'utilité du luxe, et les conséquences de ces principes, sous le rapport de l'économie sociale.

Il y a aujourd'hui deux écoles d'économie politique; l'une, d'accord avec l'enseignement de tous les siècles, encourage l'économie, le sacrifice, le renoncement aux jouissances que procurent les richesses; l'autre au contraire encourage les dépenses, la consommation, dans le but de faire augmenter la production. Elle cherche à créer des besoins pour faire découvrir le moyen de les satisfaire. On voit au premier coup d'œil que c'est cette dernière que doit regarder le luxe comme utile, et même comme nécessaire. Elle est en cela d'accord avec ses principes. Dans la pratique de ces principes cependant, il est impossible qu'une nation trouve la stabilité, l'ordre, la tranquillité, le contentement que la science de l'économie politique a pour but de lui procurer. Les besoins précédant toujours la production, le peuple désire toujours plus qu'il ne possède présentement; c'est un continué état de lutte morale et matérielle contre la nature, pour en obtenir une augmentation indéfinie de produits destinés à satisfaire des besoins qui les dépassent toujours. Ce simple exposé suffit pour montrer que le résultat atteint est tout à fait contraire à celui qu'on doit se proposer, et qu'il ne peut y avoir ni contentement, ni bien être, lorsque la passion d'augmenter ce bien être doit se manifester sans cesse.

L'opulence est dans les mœurs et non pas dans les richesses, dit Montesquieu.

Il y a toujours assez de richesse, et par conséquent il y a contentement et bien être véritable, pour les nations comme pour les individus, lorsqu'ils sont pénétrés de l'esprit de sacrifice nécessaire pour soutenir l'homme dans les positions diverses, mais toujours plus ou moins malheureuses qu'il occupe sur cette terre. Maintenant soutenir comme le fait cette école, que c'est un devoir pour l'homme, une loi essentielle à son mode d'existence d'augmenter sans cesse ses jouissances ici-bas, n'est-ce pas travailler au renversement de toutes les autres lois au profit de celle-là? cependant elle est la plus dangereuse de toutes. Lorsque la majorité en aura bien reconnu la justice